

## Epousailles en Beauce...

**Tant au plan religieux que civil, le mariage était autrefois un temps fort dans la vie des hommes (Ce n'est peut-être plus le cas aujourd'hui)... À cette occasion, dans nos campagnes beauceronnes tout un cérémonial était observé.**

Tout d'abord, le jeune homme qui avait choisi sa dulcinée devait se rendre au domicile de cette dernière pour demander au père la main de sa fille. Cet épisode était appelé « l'coup d'chapieau » ; en effet, l'usage voulait que le garçon se présentât « enchapeauté » devant le père et portant des gants blancs. Le rituel était toujours le même ; « Quoqu'tu veux mon gars ? », « Maître, c'est rapport à votre fille, j'voudrais ben la marier » ; « C'est ben mon gars, assis té là, j'allons boire un canon, pis causer ». Et c'est là que la réalité reprenait le dessus, car nous sommes en Beauce et il était nécessaire d'estimer les patrimoines des deux parties. En cas d'accord sur le principe du mariage (d'un homme avec une femme,

mais en fait sur fond d'hectares...), on buvait un deuxième canon pour sceller l'affaire. Dans le cas où le père y allait d'un « Faura qu'on en r'cause », on pouvait considérer cela comme une fin de non-recevoir !

Les bans publiés, les commères et autres persifleurs mal intentionnés s'en donnaient à cœur joie. On glosait parfois sur la vertu de la future mariée dont certains affirmaient « qu'elle avait jeté son bonnet par-dessus les moulins », qu'on résumait ainsi en patois : « l n'era pas l'étrene ! ». De même la virilité du garçon prêtait à des plaisanteries douteuses du genre : « l s'ra ti à même d'mettre la chandelle dans l'chandelier ? ». Néanmoins, le jour du mariage arrivait et les préparatifs battaient leur plein. En particulier, il fallait trouver un bon violoneux pour faire danser les convives. Au sud de Chartres, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le plus réputé et le plus célèbre était un certain « Badinguet » (sobriquet de Napoléon III) qui était capable, disait-on, de jouer en marchant à reculons devant le cortège allant de la maison de la mariée à l'église, quelle que

fût la distance ! Après la messe, il était d'usage de tirer des coups de fusil en l'air au grand dam de la maréchaussée. Quant au repas de noce, rien n'était trop bon pour satisfaire les papilles des invités endimanchés; il était souvent servi dans une grange dont les murs étaient recouverts de draps. C'est dans ce même local que le violoneux allait exercer ses talents pour entraîner les couples à la panse pleine dans le « quadrille des lanciers » ou dans une « gigouillette » endiablée. Le repas durait jusqu'à pas d'heure et les jeunes mariés devaient quitter subrepticement les lieux. Et naturellement, les « jeunesses » (à cette occasion on ne parle pas de jeunes) partaient à la recherche de la cachette choisie par les tourtereaux en quête d'intimité. Très souvent ceux-ci



étaient découverts et c'est à ce moment (mal choisi pourtant...) qu'ils avaient droit à la cérémonie de la « roûtie » qui consistait à faire boire aux jeunes époux un breuvage infect, mais aux vertus aphrodisiaques (!). Une rôtie trempait dans cette mixture qui était servie dans un... pot de chambre !

On peut, bien sûr, juger sévèrement ces pratiques inconvenantes et de mauvais goût, mais à cette époque, un mariage qui pouvait durer plusieurs jours était une occasion rare de retrouver amis et parentèle; soyons donc indulgents, car si ces pratiques sont criticables, elles étaient, en tout cas, moins dangereuses que certains rodeos automobiles que nous connaissons de nos jours.

Michel Brice